

La conception parétienne de la démocratie*

par Piet TOMMISSEN

Professeur ordinaire à la Economische Hogeschool Sint-Aloysius, Bruxelles.

★

1. Position du problème.

Dans un livre dense et plein de digressions savantes, l'économiste bien connu Nicholas Georgescu-Roegen (°1906) a proposé de qualifier d'« arithmomorphe » tout concept parfaitement distinctif, séparé de son opposé par une césure nette, et ayant donc pour chaque être humain raisonnable la même signification ; et, inversement, de « dialectique » tout concept ne répondant pas à ce critère d'autonomie absolue, car s'entremêlant aux confins avec son contraire sans perdre pour autant sa substance authentique (1). Le savant constate que pas mal de concepts vitaux pour le jugement humain — bien, justice, désir, etc. — n'ont malheureusement pas de frontière arithmomorphe. Il examine plus particulièrement le cas de la démocratie, puisque de la même façon qu'un homme a parfois l'air d'être simultanément jeune et vieux, de sorte qu'il devient difficile de préciser son âge réel, il n'est nullement exclu qu'à un moment donné une nation est à la fois démocratique et non-démocratique : « ... arguments often proceed, however unawares, from the position that the pure idea of « democracy » is represented by one particular country — usually the writer's : all other countries only partake of the idea in various degrees » (2).

* Cet article est surtout basé sur deux livres de Pareto :

a) Soc. = *Traité de sociologie générale* (éd. Busino), Genève, Droz, 1968, XXVIII + 1818 p. ;

b) TP = *La transformation de la démocratie* (éd. Busino), Genève, Droz, 1970, XIII + 99 p.

Pour éviter un nombre excessif de notes, les citations empruntées à ces livres sont immédiatement suivies dans le texte même du sigle Soc. ou TP, suivi du paragraphe (§) ou de la page *ad hoc*.

(1) N. GEORGESCU-ROEGEN, *The Entropy Law and the Economic Process*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1971, XV + 457 p. Cf pp. 43-47.

(2) N. GEORGESCU-ROEGEN, *op. cit.* (cf note 1), p. 48.

En effet, le moins que l'on puisse dire, c'est que la notion de démocratie est l'une des plus ambiguës qui soient. Ainsi, comme suite à une résolution de la deuxième session de l'UNESCO, tenue en 1947 à Mexico City, deux chercheurs norvégiens, le sociologue Stein Rokkan (°1921) et le philosophe Arne Naess (°1912), se sont efforcés de réunir un maximum d'information quant au sens concret du mot démocratie dans la pensée de diplômés universitaires intéressés dans l'étude des idéologies. Le résultat fut la publication en 1951 d'un rapport assez volumineux, divisé en deux parties, notamment le questionnaire *ad hoc* élaboré par Naess et des études détaillées émanant de 33 personnalités hautement qualifiées, mais politiquement, voire idéologiquement différemment engagées, comme Giuseppe Antonio Borgese (1882-1952), Henri LeFebvre (°1901), Emmanuel Mounier (1905-1950), Paul M. Sweezy (°1910), Charles Bettelheim (°1913), John Dewey (1859-1952), Wilhelm Röpke (1899-1966), Stanislas Ossowski (1897-1963) *et al.* (3). Convaincu que l'enquête devrait être élargie et amplifiée en incorporant des convictions antérieures à notre époque, Naess a continué avec deux collaborateurs les recherches nécessaires, et présenté en 1956 un rapport supplémentaire, non moins volumineux (4).

Or, bien que l'ouvrage de Naess contienne en appendice tout de même 311 définitions différentes, l'opinion de penseurs aussi importants et aussi controversés que Vilfredo Pareto (1848-1923) fait néanmoins défaut. L'aveu qu'il ne s'agit en somme que d'un « *small sample of definitoid statements by influential personalities and scholars* » (5) n'est guère convaincant en l'occurrence. Dans le cas de Pareto, le fait qu'il s'est pratiquement abstenu de formuler une définition de son propre cru aurait, à la rigueur, pu justifier pareil ostracisme (6). Ne perdons pas de vue que le savant italien a mis en relief à diverses reprises certains aspects de ce que le « *Committee on Conceptual and Terminological Analysis* » (COCTA) essaie de nos jours d'examiner de plus près et sur une plus

(3) R. McKEON (éd.), *Democracy in a World of Tensions. A Symposium prepared by UNESCO*, Chicago, The University of Chicago Press, 1951, XVIII + 540 p.

(4) A. NAESS, J.A. CHRISTOPHERSEN and K. KVALÖ, *Democracy, Ideology and Objectivity. Studies in the Semantics and Cognitive Analysis of Ideological Controversy*, Oslo, University Press + Oxford, Blackwell, 1956, IX + 346 p.

(5) A. NAESS *et al.*, *op. cit.* (cf note 4), p. 276.

(6) Toutefois, on trouve une espèce de définition « économique » de la démocratie dans une lettre que Pareto a adressée en date du 22 décembre 1891 à son ami intime Maffeo Pantaleoni. A consulter V. PARETO, *Lettere a Maffeo Pantaleoni* (éd. G. de Rosa), Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1962, tome 1 = XXIV + 505 p. (période : 1890-1896). Cf p. 122 : « Infatti io sono un pretto democratico in questo senso, che procurare la maggiore somma possibile di bene al maggiore numero d'uomini è lo scopo della vita ». Traduction libre : En effet, je suis un vrai démocrate dans ce sens que procurer au plus grand nombre d'hommes un maximum de biens est le but de la vie.

large échelle. Pourtant, il n'était pas encore victime de ce « *loss of etymological anchorage* », récemment stigmatisé par son compatriote Giovanni Sartori (°1926) comme une tare de notre condition scientifique actuelle, ni responsable de cette « *frenzy of novitism* », autre tendance contemporaine contre laquelle ledit Sartori s'insurge à juste titre (7). Au contraire, il ne souffre pas de doute que Pareto se méfiait plutôt des définitions et surtout des dénominations, si facilement à la merci de la contamination et/ou de la déformation. Néanmoins, la notion d'ophélimité mise à part (8), il ne préconise que peu de néologismes et se sert de préférence de termes usités en d'autres disciplines scientifiques. Et encore le fait-il par analogie, tout en spécifiant qu'analogue et identique ne sont nullement des qualificatifs synonymes (Soc. § 121, 128). Sous sa plume, on trouve régulièrement l'avertissement que les lettres de l'alphabet feraient aussi bien l'affaire, ce procédé étant uniquement à déconseiller parce qu'il « embarrasse quelque peu l'exposé et le rend moins clair » (Soc. § 868). Mais la conviction du « danger toujours imminent dans les sciences sociales, de voir quelqu'un chercher le sens des mots, non dans la définition objective qui en est donnée, mais dans l'usage courant ou dans l'étymologie » (Soc. § 119) reste constamment présente dans l'esprit de notre savant.

Bien qu'il reste possible de glaner dans des œuvres antérieures, surtout dans « *Les Systèmes socialistes* » (1901-1902), des éléments épars qui, réunis, donneraient un spécilège intéressant, Pareto n'aborde le problème du régime politique pour la première fois plus ou moins systématiquement que dans son célèbre « *Traité de sociologie générale* » (Soc. § 2237/2328) (9). Rappelons à toutes fins utiles que le manuscrit de ce livre énorme, mal construit mais débordant d'érudition, a été écrit entre 1908

(7) G. SARTORI, *The Tower of Babel*, Honolulu, Social Science Research Institute, 1973, IV + 55 p. Les expressions citées sont définies pp. 1 et 4.

(8) V. PARETO, *Cours d'économie politique* (éd. Busino), Genève, Droz, 1964, XXX + XIII + 430 + II + 426 p. Cf p. 397 du tome 2 : « Si le terme « agréabilité » existait en français, on pourrait, à la rigueur, l'adopter, mais puisqu'il n'existe pas, il convient d'imiter les sciences naturelles, qui tirent leurs termes techniques du grec. Nous avons donc appelé « ophélimité » la qualité abstraite des choses qui satisfont un désir ou un besoin, légitime ou non ».

(9) René de LACHARRIÈRE prétend dans son livre *La divagation de la pensée politique* (Paris, PUF, 1972, 362 p.) que l'essentiel de l'étude des comportements non logiques faite dans la *Sociologie parétienne* « se rapporte en fait à la politique » (p. 58 note 1). J'estime qu'il s'agit d'une évaluation exagérée. Il en résulte que je trouve également douteuse l'assertion de Jean-Pierre COT et Jean-Pierre MOUNIER dans leur livre *Pour une sociologie politique* (Paris, Ed. du Seuil, 1974, tome 2 = 190 p.), selon laquelle Pareto et autres « se sont attachés à démontrer le *primat du politique* » par opposition à la théorie marxiste affirmant « que la vie politique n'est que le reflet de la lutte des classes, elle-même conséquence des contradictions du mode de production » (p. 96).

et 1913 (10), et que la parution de l'édition italienne n'a eu lieu qu'en 1916, celle de la traduction française (légèrement amputée) entre 1917 et 1923. L'auteur précise *expressis verbis* qu'il a soigneusement évité d'apporter des corrections ou des ajouts sous l'influence des événements qui ont suivi l'attentat de Sérájévo. Mais il annonce d'ores et déjà un appendice dans lequel les leçons des bouleversements en cours seront étudiées : « Ce travail ne pourra être accompli que lorsque la guerre actuelle aura pris fin » (Soc. p. 1806). Les spécialistes considèrent certains textes parus après 1918 comme l'ébauche d'une sorte de troisième tome du « Traité » (11). Giovanni Busino (°1932) est encore allé plus loin en suggérant qu'à la fin de sa vie, Pareto se serait pour ainsi dire muté en politologue (TP p. IX). De toute manière, une appréciation équitable de la conception parétienne de la démocratie nécessite un rappel de sa méthode favorite, ainsi que de certaines de ses théories, celles des élites en particulier.

2. Le soubassement théorique de la conception parétienne de la démocratie.

Pareto se base sur l'expérience et l'observation (Soc. § 6 dernier alinéa), d'où il déduit des théories logico-expérimentales qui sont, chronologiquement, assez souvent précédées par des théories non-logico-expérimentales (Soc. § 57), mais en tout état de cause caractérisées par la subordination des principes aux faits (Soc. § 57) (12). Au point de vue du caractère logico-expérimental, l'homme accomplit deux sortes d'actions, dites logiques du moment qu'elles sont « au moins dans leur partie principale, le résultat d'un raisonnement » (Soc. § 161), et non-logique lorsqu'elles « proviennent principalement d'un certain état psychique » (Soc. § 161). L'étude de ces états psychiques — sentiments, subconscience, instincts, etc. — étant du ressort de la psychologie (Soc. § 161), Pareto concentre sa perspicacité sur leurs manifestations concrètes, qu'il nomme

(10) Il y a des divergences de vue quant à la genèse du « Traité ». Cf P. TOMMISSEN, *De economische epistemologie van Vilfredo Pareto*, Bruxelles, Economische Hogeschool Sint-Aloysius, 1971, 448 p. ; surtout pp. 219-220.

(11) Ainsi, Gottfried EISERMANN (°1918) se pose la question si l'épilogue de « Fatti e teorie » (non traduit en français jusqu'à présent) n'est pas conçu en fonction de ce troisième tome. Cf p. 45 dans l'introduction qu'il a écrite pour sa traduction partielle du Traité, *Vilfredo Pareto's System der allgemeinen Soziologie*, Stuttgart, Enke, 1962, 264 p.

(12) Pour de plus amples informations au sujet de la méthode parétienne, cf P. TOMMISSEN, *La notion d'idéologie dans la pensée de Pareto*, in : *Rivista internazionale di scienze economiche e commerciali*, vol. 20, n° 3, 1973, pp. 219-241 ; surtout pp. 226-227.

les résidus et ordonne en six classes (Soc. § 888) (13), dont les deux premières — l'instinct des combinaisons et la persistance des agrégats (14) — acquièrent dans sa pensée une importance primordiale non avouée ni justifiée. Les arguments « par lesquelles on tâche de faire apparaître logiques les actions non logiques » (Soc. § 1397) sont appelées des dériva-tions et cataloguées en quatre classes (Soc. § 1419). Etant donné que Pareto veut se « rendre compte de la forme que prend la société, sous l'empire des forces qui agissent sur elle » (Soc. § 1687), il est obligé de prendre en considération un nombre impressionnant d'éléments et leurs interactions : « Pour déterminer entièrement la forme sociale, il serait nécessaire d'abord de connaître tous ces innombrables éléments, ensuite de savoir comment ils agissent, et cela sous forme quantitative » (Soc. § 2062).

Pareto n'est pas dupe du caractère herculéen de pareil devoir : même en supposant qu'il s'avère possible de comprimer toutes les conditions requises en un nombre d'équations égal à celui des inconnues, restera toujours « la difficulté pratique de la résolution de ces équations » (Soc. § 2062, note 1). Moyennant certaines simplifications comme l'élimination de l'action exercée par le sol et le climat (Soc. § 2064 ; cf cependant § 1728), et la réduction de l'analyse « aux peuples de l'Europe et du bassin de la Méditerranée, en Asie et en Afrique » (Soc. § 2065), le savant peut s'engager, enfin, dans les arcanes de l'hétérogénéité sociale. Reprenant l'énoncé antérieurement formulé : « Diviser la société en deux couches, dont l'une est appelée inférieure, l'autre supérieure, nous rapproche un peu plus de la réalité, que considérer la société comme homogène » (Soc. § 1724), il le traite dorénavant comme un fait « si manifeste qu'il s'est en tout temps imposé à l'observateur le moins expert » (Soc. § 2047). Grâce à quelques approximations successives, il parvient ainsi à diviser une population en deux couches : l'élite composée de deux fractions antago-nistes, celle qui détient le pouvoir et celle qui y aspire, et la classe étran-gère à l'élite (Soc. § 2034). C'est manifestement une conception statique,

(13) Pour des détails et des précisions, cf l'analyse due à G.-H. BOUSQUET (1900), *Précis de sociologie d'après Vilfredo Pareto*, Paris, Dalloz, 2^e éd. = 1971, 207 p. Aussi le livre de J. FREUND (un des rares valables sur Pareto en langue française), *Pareto. La théorie de l'équilibre*, Paris, Seghers, 1974, 206 p. Dans son introduction au cours de sociologie que le célèbre biochimiste américain et parétologue réputé Lawrence Joseph Henderson (1878-1942) organisa à Harvard de 1938 à 1942 avec l'aide d'une trentaine de spécialistes, il est dit que le président de ladite Université, Abbott Lawrence Lowell (1856-1943), a proposé d'ajouter encore deux classes supplémentaires à la typologie parétienne : « the desire to rule » et « the residue of limiting risk ». A consulter l'anthologie due à Bernard BARBER, *L.J. Henderson on the Social System*, Chicago/Londres, The University of Chicago Press, 1970, IX + 261 p. ; cf pp. 126-127.

(14) Hans Lennart ZETTERBERG (1927) a proposé de remplacer ces termes par « innovation » et « consolidation » ; cf p. 7 dans l'introduction à sa traduction d'une étude de Pareto, *The Rise and Fall of the Elites. An Application of Theoretical Sociology*, Totowa (N.J.), The Bedminster Press, 1968, IV + 120 p.

basée sur la notion d'équilibre si importante pour la sociologie parétienne (15). Cependant, le système social n'est pas immuable ; il se transforme au fur et à mesure que la composition en résidus de l'élite gouvernante change : « L'histoire nous enseigne que lorsque la proportion de la première et de la deuxième classe varie chez l'élite, les mouvements ne continuent pas indéfiniment en un même sens, mais que, tôt ou tard, ils sont remplacés par des mouvements en sens contraire » (Soc. § 2221).

Autrement dit, la circulation des élites mène vers un nouvel état d'équilibre (Soc. § 2056). Le phénomène peut se produire lentement mais sûrement — par voie d'évolution (Soc. § 2052) — ou par soubresaut et radicalement — en cas de révolution (Soc. § 2057/2059 et 2227). Or, une élite gouvernante dispose en principe de deux moyens majeurs pour consolider ses positions et garder le pouvoir : la force et l'artifice ou la clientèle (Soc. § 2257). Ceci semble partiellement en contradiction avec l'affirmation suivante : « Dans toute l'histoire, le consentement et la force apparaissent comme des moyens de gouverner » (Soc. § 2251). Mais ne nous arrêtons pas devant cette difficulté théorique, car mise en pratique elle est encore un tantinet plus compliquée : « A part des exceptions qui sont en petit nombre et de peu de durée, on a partout une classe gouvernante peu nombreuse, qui se maintient au pouvoir, en partie par la force, en partie avec le consentement de la classe gouvernée, qui est beaucoup plus nombreuse. Au point de vue du fond, les différences résident principalement dans les proportions de la force et du consentement ; au point de vue de la forme, dans les manières dont on fait usage de la force et dont on obtient le consentement » (Soc. § 2244). A noter que Pareto ne se fait pas d'illusions : « Aujourd'hui, il paraît que l'on doit attendre l'âge d'or pour le moment où la « corruption bourgeoise » cédera la place à l'« honnêteté socialiste ». Mais il n'est pas certain que cette promesse sera mieux tenue que tant d'autres semblables, faites par le passé » (Soc. § 2266). Mais il connaît fort bien la différence entre l'emploi et l'abus de la force, les transgressions des règles de la morale existant dans une société, « le prétexte commode de la fin qui justifie les moyens », etc. (Soc. § 2267).

Le résultat de ces réflexions est une typologie des régimes politiques. Mais comme Pareto se contente de « certains types de gouvernements que l'histoire nous fait connaître » (Soc. § 2274), elle ne dépasse pas le stade d'une simple ébauche axée sur l'Europe. Ce qui donne en définitive le

(15) J. FREUND place cette notion au centre de son analyse de la contribution parétienne ; cf *op. cit.* (cf note 13), p. 34 : « ... Je voudrais insister dès maintenant sur le fait que la notion d'équilibre constitue pour ainsi dire la trame de la pensée générale de Pareto ».

tableau succinct suivant, en résumant les paragraphes *ad hoc* (Soc. § 2274/2277) :

a) les gouvernements qui s'appuient principalement sur la force (donc prédominance des résidus de la deuxième classe) sans négliger pour autant l'appel à des sentiments d'ordre religieux ou autre : les cités grecques à l'époque des tyrans, Rome sous l'empereur Auguste (63 a.C.-14 p.C.), Venise vers la fin de l'hégémonie doganale ;

b) les gouvernements qui ont surtout recours à la ruse sous toutes ses formes (donc prédominance des résidus de la première classe) :

1. les régimes théocratiques (il n'y en a plus en Europe) ;
2. les régimes démagogiques (la démocratie athénienne ; plusieurs républiques du moyen âge) ;

c) les gouvernements dits mixtes (infiniment plus nombreux que les autres) :

1. forte dose de a) + démagogie (le Haut-Empire romain) ;
2. forte dose de démagogie + a) (Carthage).

Giuseppe Palomba (°1908) a donné un tableau plus détaillé en combinant deux facteurs étudiés par Pareto, notamment la proportion entre les deux premières classes de résidus et la vitesse du cycle parcouru (16).

Ajoutons encore à ce résumé, fatalement incomplet et éclectique à la fois, que Pareto accepte tacitement l'existence d'une affinité entre pouvoir politique et influence économique. Ce lien mystérieux conduit d'ailleurs à une typologie remarquable :

Classe de résidus dominante	Type d'homme élitaire	
	Economiquement parlant	Politiquement parlant
I = l'instinct des combinaisons ; arme favorite = la ruse (Soc. § 2313)	les spéculateurs (Soc. § 2233, 2235 et 2254)	les renards (Soc. § 2178)
II = la persistance des agrégats ; arme favorite = la force (Soc. § 2314)	les rentiers (Soc. § 2234, 2235)	les lions (Soc. § 2178)

Attention toutefois car « nous voyons que la plus grande force d'un parti n'est pas réalisée par la prédominance exclusive des résidus de la première classe, ni de ceux de la deuxième, mais par une certaine proportion des uns et des autres » (Soc. § 2255).

(16) G. PALOMBA, *Quattro medaglioni in sociologia. Pareto, Spengler, Toyndee, Jung*, in : *Cahiers Vilfredo Pareto*, n° 5, 1965, pp. 187-212. Cf p. 195.

3. La conception parétienne de la démocratie découlant du «Traité».

Disons d'emblée que Pareto est d'avis que le phénomène du régime politique est régi par l'interdépendance de plusieurs facteurs sociaux (Soc. § 2237). Comme il importe d'étudier aussi bien la forme que le fond de ce phénomène, il met le lecteur en garde contre l'erreur coutumière de sur- ou de sous-estimer soit la forme, soit le fond en discutant notre problème (Soc. § 2238/2239) (17). Quant à lui, il s'intéresse davantage à l'étude du fond, et confie, par conséquent, l'examen de la forme des régimes politiques à la sociologie spéciale (Soc. § 2239). Mais force lui est d'admettre que « dès les premiers pas, nous nous heurtons à l'obstacle de la terminologie » (Soc. § 2240). Au lieu de donner dans le panneau de la discussion sémantique, Pareto décide de s'occuper des faits que la notion de démocratie est sensée couvrir ou représenter (Soc. § 2240). Dans une note intéressante, il loue toutefois la démocratie directe de la Suisse qui n'a « que le nom de commun avec les gouvernements qui se disent aussi « démocratiques », dans d'autres pays » (Soc. § 2240, note 1). A la veille de la première guerre mondiale, le savant voit à l'œuvre deux tendances très marquées : le progrès de cette forme de gouvernement « où le pouvoir de faire des lois appartient en grande partie à une assemblée élue par une fraction au moins des citoyens » (Soc. § 2241), et les efforts en vue d'« augmenter le nombre des citoyens qui élisent l'assemblée » (Soc. § 2241) en accordant le droit de vote aux femmes et peut-être même aux adolescents (Soc. § 2242).

Cette double évolution, équivalant à coup sûr à la victoire de la démocratie parlementaire, semble trompeuse à Pareto, en ce sens qu'elle suggère la présence sur l'échiquier politique d'une représentation populaire efficiente, tandis qu'il s'agit en vérité d'une chimère, d'une fiction, pour ne pas dire d'un leurre (Soc. § 2244). Ce qui se cache derrière la belle façade est le recours généralisé à l'artifice et à la clientèle, par opposition à l'emploi de la force pendant l'époque précédente (Soc. § 2259). Le savant considère le référendum suisse comme l'exception qui confirme la règle générale (Soc. § 2242), et interprète le régime soi-disant démocratique de son temps comme « une féodalité en grande partie économique où le principal moyen de gouverner en usage est le jeu des clientèles » (Soc. § 2259). Conclusion importante : « Un régime en lequel le « peuple » exprime sa « volonté », — à supposer qu'il y en ait une, — sans clientèles ni brigues ni coteries, n'existe qu'à l'état de pieux désirs de théoriciens, mais ne s'observe en réalité ni dans le passé, ni dans le présent, ni dans nos contrées, ni en d'autres » (Soc. § 2259). A observer qu'il ne

(17) Dans une étude récente (cf *infra* note 50), R. ARON fait la critique de l'emploi parétien des notions forme et fond (cf pp. 183-186).

parle pas de l'avenir, ce qui laisse ouverture à toute conjecture. J'attire pourtant l'attention sur l'évaluation suivante : « Aujourd'hui, en plusieurs pays, ils (sc. les spéculateurs-renards) ont contribué au triomphe du régime qu'on appelle « démocratique », et qui s'appellerait plus proprement régime de ploutocratie démagogique ; maintenant, ils sont en train de préparer la ruine de ce régime » (Soc. § 2227, note 1). Autrement dit, l'espoir que Pareto avait formulée dans une lettre du 22 décembre 1891 — « *Io spero (non dico di essere certo) che i mali della democrazia si possano correggere colla libertà* » (18) a complètement disparu pour faire place à un réalisme au moins partiellement sceptique.

C'est en vain — toujours dicit Pareto — qu'on essaie de présenter les déviations constatées de son temps — la corruption, le mensonge par omission et le mensonge par commission (Soc. § 1755), etc. — comme formes de dégénérescence de la démocratie (Soc. § 2260), la démocratie athénienne ayant déjà connu des tares pathologiques similaires (Soc. § 2261). En outre, n'importe quel régime politique a ces défauts, et pour étrange que cela puisse paraître, de ce point de vue « on ne peut affirmer que certains genres de ces régimes diffèrent beaucoup des autres » (Soc. § 2261). Les divagations éthiques seules empêchent de voir clair dans le fonctionnement du mécanisme sous-jacent commun à tous les systèmes politiques, et de se réaliser l'omniprésence perpétuelle sous forme ouverte ou occulte d'abus et de machinations (Soc. § 2262/2267). Il n'y a que de petits pays comme la Suisse qui « peuvent demeurer en dehors de ce courant qui inonde tous les grands pays civilisés, et qui coule boueux du passé au présent » (Soc. § 2265). Au début de notre siècle, ce courant, ce cycle que parcourent les sociétés étudiées dans le « Traité », vient d'atteindre un stade que Pareto décrit sous le vocable de ploutocratie (sous-entendu : démo-ploutocratie). En intercalant deux tactiques, on crée l'illusion que la révolution est un phénomène superflu ou dépassé. Il y a d'abord le moyen pacifique des élections qui donne à la démocratie l'occasion d'offrir « un débouché à toutes les ambitions, depuis l'électeur influent d'une commune, aux conseillers communaux, provinciaux, aux députés, aux sénateurs » (Soc. § 1152). Il y a ensuite la mainmise sur la presse par l'oligarchie financière (Soc. § 1755, début du dernier alinéa), ce qui permet de divulguer les nouvelles à sa façon, c'est-à-dire en fonction des besoins vitaux de la haute finance et des politiciens véreux (Soc. § 1755).

Si bref soit-il, cet exposé est néanmoins fort instructif. Contrairement à la fable tenace et largement répandue selon laquelle le « Traité » est

(18) V. PARETO, *op. cit.* (cf note 6), p. 122. Traduction libre : J'espère (je ne dis pas qu'il est certain) que les maux de la démocratie puissent être corrigés grâce à la liberté.

écrit à partir de certaines idées préconçues, il nous enseigne que Pareto s'évertue de se conduire en observateur impartial, sans préférence spéciale. Pour lui, le problème de la meilleure forme de régime politique « a peu ou point de sens, si l'on n'ajoute pas à quelle société cette forme doit s'adapter, et si l'on n'explique pas le terme "meilleure" » (Soc. § 2110, note 1 et § 2239). D'autre part, il a bien vu l'équivoque du préjugé (Soc. § 1987), l'amphibologie du terme vérité historique (Soc. § 1578), et il a abandonné la conception d'une évolution linéaire pourtant très à la mode dans la deuxième partie du XIX^e siècle (Soc. § 217, surtout point 4 et § 344) (19), rejetant ainsi en même temps la foi dans le progrès (Soc. § 2002 et surtout 2173). Je ne crois pas que Pareto aurait souscrit au conseil célèbre que le politicien suédois comte Oxenstjerna (1583-1654) donna jadis à son fils : « *Videbis, filii mei, quam parva sapientiam regitur mundus* »... C'est plutôt Raymond Aron (°1905) qui a raison lorsqu'il arrive à la conclusion que « Pareto n'est le porte-parole d'aucun groupe » (20). N'empêche que le savant connaît un moment de faiblesse puisqu'il termine son « Traité » par un renvoi au sort de Byzance et en insistant sur les conséquences qu'on est forcé d'en tirer : « Byzance nous fait voir où peut atteindre la courbe que nos sociétés sont en train de parcourir. Quiconque admire cet avenir est nécessairement amené à admirer aussi ce passé, et vice-versa » (Soc. § 2612) (21).

Pour autant qu'il me soit possible d'en juger, j'estime que des connaissances du climat intellectuel des décennies qui ont précédé la première guerre mondiale, peu favorable en général à l'éclosion et à la propagation d'une réalité démocratique digne de ce nom, facilitent la compréhension et l'explication de la démarche parétienne décrite ci-dessus. Voici une brève énumération de quelques thèmes qui n'ont pas seulement suscité des discussions passionnées lors de leur divulgation mais, par surcroît, exercé un effet ultérieur pendant l'interbellum 1918-1939 :

- l'intérêt grandissant pour le rôle charismatique de l'homme élitare, codifié dans les publications *ad hoc* de Thomas Carlyle (1795-1881)

(19) Le lecteur trouve des exemples éloquentes de ce culte de l'évolution linéaire dans la traduction française du livre controversé de Karl A. WITTFOGEL (°1896), *Le despotisme oriental*, Paris, Les Editions de Minuit, 1964, 671 p. Cf p. 485.

(20) R. ARON, *Les étapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1967, 659 p. Cf p. 479.

(21) Cf Carl BRINKMAN (1885-1954), *Soziologische Theorie der Revolution*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1948, 119 p. Dans ce livre, le lecteur trouve une analyse fort originale du modèle parétien, malheureusement restée inaperçue (pp. 16-17).

- (22), Friedrich Nietzsche (1844-1900) (23), Alfredo Oriani (1852-1909) (24);
- l'impact des thèses d'un Cesare Lombroso (1835-1909) (25) sur l'homme criminel, véritable pendant négatif de l'homme providentiel précité ;
 - l'idée du salut grâce à l'intervention de groupes élitaires, prônée par Henri de Saint-Simon (1760-1825) (26), Georges Vacher de Lapouge (1854-1936) (27), Gaetano Mosca (1858-1941) (28);
 - la « découverte » des masses par le médecin français Gustave Le Bon (1841-1931) (29);

(22) Sur cet auteur et ses opinions, cf l'étude de Robert A. DONOVAN, *Carlyle and the Climate of Hero-Worship*, in : *University of Toronto Quarterly*, vol. 42 n° 2, hiver 1973, pp. 122-141 ; le livre d'Albert J. LAVALLEY, *Carlyle and the Idea of the Modern. Studies in Carlyle's Prophetic Literature and its Relation to Blake, Nietzsche, Marx, and Others*, New Haven/Londres, Yale University Press, 1968, 351 p. ; la publication savante de Philip ROSENBERG, *The Seventh Hero. Thomas Carlyle and the Theory of Radical Activism*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1974, XV + 235 p.

(23) Il s'agit, bien entendu, de la théorie nietzschéenne de l'« Uebermensch » ; pour les références, cf Richard OEHLER (1878-1948), *Nietzsche-Register*, Stuttgart, Kröner, 1948, VII + 533 p., notamment pp. 460-462.

(24) Sur cet auteur, cf le livre de Herbert FRENZEL, *Alfredo Oriani (1852 bis 1909)*, Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1941, 105 p.

(25) C. LOMBROSO, *L'homme criminel. Étude anthropologique et psychiatrique*, Paris, Alcan, 2^e éd. = 1895, tome 1 = XLIV + 567 p., tome 2 = 583 p. Il est fort significatif que cette traduction est enrichie d'une lettre de Taine à Lombroso (pp. I-III) (cf *infra* note 34).

(26) Je vise, bien entendu, la fameuse parabole des abeilles et des frelons inscrite dans les premières pages de *L'Organisateur* (1819). Cf l'étude de Pierre HASSNER, *Les industriels comme classe dirigeante*, in : *Le contrat social*, vol. 10 n° 2, mars-avril 1966, pp. 85-96, surtout pp. 88-90.

(27) G. VACHER de LAPOUGE, *L'Aryen. Son rôle social*, Paris, Fontemoing, 1899, XX + 569 p. Ce livre contient des réflexions prophétiques stupéfiantes. Sur l'auteur entre autres l'étude du juriste allemand Edgar TATARIN-TARNHEYDEN, *Ein französischer Seher europäischer Zukunft*, in : *Europäische Revue*, vol. 18 n° 7-8, juillet-août 1942, pp. 362-369. J'attire l'attention sur l'avis intéressant de Jules MONNEROT (°1908), formulé dans son livre *Sociologie du communisme* (Paris, Gallimard, 1949, 510 p.) : « La notion d'élite procède vraisemblablement d'une réflexion originale de Pareto sur la théorie des « sélections sociales » de Vacher de Lapouge. Ce qui était « matérialisme zoologique » chez Lapouge se transforme chez Pareto en « sociologie positive » (p. 35 note 2). Je me réserve le droit de revenir sur cette hypothèse dans une étude que j'ai l'intention de consacrer aux sources, avouées ou non, du grand savant italien.

(28) Cf Francis VECCHINI, *La pensée politique de Gaetano Mosca, et ses différentes adaptations au cours du XX^e siècle en Italie*, Paris, Cujas, 1968, 334 p.

(29) Au lieu de faire un tri dans la littérature abondante sur ce thème, je préfère attirer l'attention sur l'étude de Robert A. NYE, *Two Paths to a Psychology of Social Action. Gustave Le Bon and Georges Sorel*, in : *The Journal of Modern History*, vol. 45 n° 3, septembre 1973, pp. 411-438. Cet auteur publiera fin 1974 un livre sur Le Bon (Londres, Sage).

- l'analyse des partis politiques par Moisei Iakovlevich Ostrogorski (1854-1919) (30) et Robert(o) Michels (1876-1936) (31);
- le plaidoyer pour le traditionalisme intégral par le marquis Eugène-Melchior de Vogüé (1848-1910) (32) et Paul Bourget (1852-1935) (33), nourri par certains écrits d'Hippolyte Taine (1828-1893) (34) et culminant dans la personne de Maurice Barrès (1862-1923) (35).

A l'une ou l'autre exception près, Pareto a connu ces idées, lu les livres des auteurs cités, subi des sentiments d'attraction ou de répulsion vis-à-vis des nouvelles doctrines. Comment négliger alors leur importance dans la généalogie de l'édifice scientifique que nous lui devons ?

4. La transformation de la démocratie selon Pareto.

Après la publication du « Traité », Pareto était surtout occupé et préoccupé par le problème épineux de la vérification des théories y émises. Mainte indication dans sa correspondance témoigne explicitement de ce souci. On pourrait aisément composer une petite anthologie de citations qui corroborent cette thèse (36). Lorsque Busino rappelle que le savant « a écrit un peu plus de 110 articles » (TP p. VIII) au cours des trois dernières années de sa vie, il y a lieu d'apprécier ce fait à la lumière de la confession suivante, empruntée à une lettre de Pareto à Guido Sen-

(30) Cf Rolf EBBIGHAUSEN, *Die Krise der Parteiendemokratie und die Parteiensoziologie. Eine Studie über Moisei Ostrogorski, Robert Michels und die neuere Entwicklung der Parteienforschung*, Berlin, Duncker und Humblot, 1969, 89 p.

(31) Très utile est la réédition de l'œuvre de base de Michels parce qu'elle contient une importante postface de Werner CONZE (©1911), *Zur Soziologie des Parteiwesens in der modernen Demokratie*, Stuttgart, Kröner, 3^e éd. = 1957, XXXI + 548 p. Sur la contribution proprement dite de Michels, cf l'étude de C.W. CASSINELLI, *The Law of Oligarchy*, in : *The American Political Science Review*, vol. 47 n° 3, septembre 1953, pp. 773-784, et celle de C.L. KRUTHOF, *Het begrip oligarchie bij Roberto Michels en in de literatuur*, in : *Politica*, vol. 21 n° 2, juillet 1971, pp. 119-134.

(32) Je considère cet auteur, devenu passagèrement célèbre à cause de son *Roman russe* (1886), comme injustement traité par ceux qui s'intéressent au contexte visé. Qu'il me soit permis d'attirer l'attention sur son roman *Les morts qui parlent*, Paris, Nelson, s.a. (la première édition date de 1899), 14 + IV + 444 p. Cf *infra* note 33.

(33) P. BOURGET, *Pages de critique et de doctrine*, Paris, Plon, 1912, tome 1 = VIII + 331 p. + tome 2 = 327 p. Le tome 2 contient une introduction utile à l'œuvre et à la signification du marquis de Vogüé (pp. 285-325).

(34) N'est-ce pas curieux que Pierre NORA a publié un essai remarquable sur cet auteur sous le titre *L'ombre de Taine*, in : *Contrepoint*, n° 9, janvier 1973, pp. 67-76 ? LOMBROSO l'appelait « ce maître à nous tous » : *op. cit.* (cf note 25), p. XLIV.

(35) Vu l'abondance de littérature sur cet écrivain, je me contente de renvoyer au livre de Jacques MADAULE (©1908), *Le nationalisme de Maurice Barrès*, Paris, Le Sagittaire, 1943, 271 p. Néanmoins, une étude récente de François LÉGER mérite également d'être signalée : *Trois aspects de la pensée politique de Maurice Barrès*, in : *Contrepoint*, n° 14, mai 1974, pp. 139-155.

(36) P. TOMMISSEN, *op. cit.* (cf note 10), pp. 240-241.

sini (1879-1958) du 1^{er} avril 1922 : « *Scrivo articoli in giornali e riviste perchè mi porgono occasione di applicare e di verificare i teoremi generali della Sociologia* » (37). Le moment était fort propice : les événements de la dernière phase de la première guerre mondiale, la croisade pacificatrice du président américain Thomas Woodrow Wilson (1856-1924), la fièvre révolutionnaire envahissant dès l'armistice l'Europe tout entière, ce furent tant d'occasions rêvées pour réaliser ce double but. C'est donc dans ce cadre d'effervescence politique et para-militaire qu'il faut situer les quatre articles que Pareto a publiés en 1921 dans la « *Rivista di Milano* » sous le titre général « *Trasformazione della democrazia* ». Puis, il les a réunis et édités sous forme d'opuscule, enrichi d'une postface dans laquelle il analyse encore l'évolution tumultueuse des mois écoulés depuis la parution du dernier article en date du 20 juillet 1921. Cet écrit est précieux, ne fût-ce que parce qu'il nous renseigne utilement sur les dernières options et opinions du savant. Mais encore faut-il l'apprécier aussi en tant que tentative en vue de saisir la quintessence du pouvoir politique (38). L'erreur magistrale de la plupart des chercheurs de se contenter de la lecture du « *Traité* » (39) est certainement responsable du fait qu'il a fallu du temps pour qu'on s'intéresse timidement à cette dernière publication d'envergure de Pareto (40), et pour qu'on se décide à en faire une traduction française.

A vrai dire, le premier chapitre, présenté comme un aperçu de certains résultats du « *Traité* » (TP p. 3), contient une apologie savamment orchestrée de la science logico-expérimentale : « c'est un travail plus fatigant, plus modeste, d'un niveau plus terre à terre, mais beaucoup plus utile que d'aller vagabonder de manière fantaisiste dans les espaces infinis qui s'étendent au-delà de l'expérience » (TP p. 16). Pareto décline la dignité de thérapeutiste et se considère comme une espèce de médecin spécialisé

(37) G. SENSINI, *Corrispondenza di Vilfredo Pareto*, Padoue, Cedom, 1948, II + 176 p. Cf. p. 135. Traduction libre : J'écris des articles dans les journaux et les revues parce qu'ils me permettent d'appliquer et de vérifier les thèses majeures de la Sociologie.

(38) Je rappelle à toutes fins utiles que J. FREUND vient de consacrer une excellente étude à l'interprétation parétienne du pouvoir : *Pareto et le pouvoir*, in : *Res Publica*, vol. 16 n° 1, 1974, pp. 19-31. Le livre de Warren J. SAMUELS (*Pareto on Policy*, Amsterdam, Elsevier, 1974, 244 p.) m'est parvenu trop tard pour en incorporer les idées dans cette étude ou pour en comparer les thèses avec celles de Freund.

(39) Le livre de Freund (cf. note 13) est une exception méritoire. Et, bien entendu, la plupart des écrits de Bousquet se rapportant à Pareto.

(40) La seule étude consacrée à ce livre et digne d'être mentionnée est celle de Günther KRAUSS (©1911), *Wer bietet dem Terror Schach? Lehren der italienischen Krise 1920*, in : *Zeitschrift für Geopolitik*, vol. 23 n° 7, juillet 1952, pp. 385-391, presque simultanément parue en traduction espagnole, *Transformaciones de la democracia*, in : *Revista de estudios políticos*, vol. 12 n° 63, mai-juin 1952, pp. 15-35. KRAUSS est l'auteur d'une autre étude qui contient des remarques pertinentes se rapportant à notre sujet : *Die totalitäre Staatsidee*, in : *Die neue Ordnung*, vol. 3 n° 6, décembre 1949, pp. 494-508 (cf. pp. 503-508).

dans l'art de diagnostiquer (TP p. 7). Il réaffirme l'importance capitale de la mutuelle dépendance des diverses parties du phénomène social (TP p. 9), et insiste de nouveau sur le caractère répétitif des oscillations dans la sphère sociale (TP p. 6). D'après lui, « le terme de démocratie est indéterminé » (TP p. 3) et la recherche du « meilleur » gouvernement un exercice vain et chimérique (TP p. 10). D'ores et déjà, il profite de l'aubaine pour décocher quelques flèches empoisonnées, contre les aruspices de l'époque qui croyaient être nés sous d'heureux augures grâce aux quatorze points de Wilson et la Société des Nations (TP p. 11) (41), mais également contre des hérésies colportées à propos des indemnités de guerre à infliger à l'Allemagne vaincue (TP p. 14) (42). Le lecteur a l'impression que les dérivations sont traitées dans ce chapitre introductif avec déférence (TP pp. 5, 13), les résidus au contraire écartés vers l'arrière-plan (TP pp. 4, 16). Or, il ne s'agit que d'une anomalie apparente, la mise en vedette des dérivations étant compréhensible en fonction de l'ambition parétienne d'expliquer trois phénomènes, caractéristiques pour la période étudiée :

- l'affaiblissement de la souveraineté centrale et le renforcement de facteurs anarchiques ;
- la progression rapide du cycle de la ploutocratie démagogique ;
- la transformation des sentiments de la bourgeoisie et de la classe qui gouvernait encore (TP p. 17).

Les chapitres II, III et IV explorent en profondeur des couches superposées de la réalité observable. Cette application exemplaire du procédé des approximations successives (43) révèle que l'état et la loi sont la forme et la superstructure de la société et de la vie économique, dont la description du cycle qu'ils parcourent nécessite une analyse spéciale, et qu'ils doivent leur substance orthodoxe à l'esprit des élites gouvernantes, dont l'étude exige à son tour un forage supplémentaire. Pareto parle du combat ininterrompu dans n'importe quelle collectivité humaine entre les forces centripètes favorisant la concentration du pouvoir central, et les

(41) Pareto s'est volontiers moqué de l'idéal wilsonien. Or, lorsque la Société des Nations était bel et bien créée, lord Robert Cecil (1864-1958), un des pionniers de la première heure, fut interpellé par son frère Hugh (†1893) : « Will your League work ? », et répondit ce qui suit : « Think again, Hugh. Does a spade work ? ». J'imagine que cette façon de souligner que la Ligue n'était qu'un instrument et qu'il faudrait de la bonne volonté de la part des gens pour le faire marcher, aurait plu à Pareto. L'anecdote est communiquée par Ruth Nanda ANSHEN, *The Emergence of Universal Man*, in : *Comprendre*, n° 10-11, mai 1954, pp. 103-110 (cf p. 108).

(42) Il y a lieu de rappeler ici l'avis similaire de John Maynard KEYNES (1883-1946).

(43) Il s'agit d'un procédé cher à Pareto : « Nous procéderons par approximations successives, en allant du simple au composé » (Soc. par. 2046).

forces centrifuges incitant à sa division (TP p. 21). Le point d'équilibre de ces deux forces changeant continuellement par la force des choses (TP p. 22), son déplacement du côté centrifuge signifie que le pouvoir central se désagrège et que les faibles ont tendance à s'en désintéresser pour chercher refuge ailleurs, d'où naît petit à petit le besoin de s'organiser et à la longue la sujétion à celui qui promet protection et justice (TP pp. 27-28). A condition de ne pas confondre analogie et descendance (TP p. 15) (44), il peut être utile de se référer à des situations antérieures semblables pour voir plus clair dans la structure de développements contemporains (TP p. 32). Pareto met cette idée heuristique à l'épreuve en signalant des similitudes frappantes entre l'avènement de la féodalité après les concessions faites en 877 à Quierzy par Charles le Chauve (823-877) (45) et le changement d'optique et de décor intervenu après la défaite militaire des Empires centraux : l'Eglise est remplacée par le socialisme (TP p. 33), les syndicats se comportent virtuellement comme les grands d'antan (TP pp. 35 sq., surtout 37) (46), le droit à la résistance s'est transformé en un droit de grève (TP p. 34), la théologie prolétarienne remplit à peu près les fonctions de la théologie médiévale (TP p. 46). Or, c'est le drame de l'après-guerre que la société est gouvernée par deux élites, par la ploutocratie composée des *beati possidentes* et guidée par l'esprit du spéculateur dû à la prédominance des résidus de la première classe (l'instinct des combinaisons), et par la démagogie qui fait fureur dans les milieux des moins favorisés (TP pp. 49-50). L'auteur vise la disjonction entre le pays légal et le pays réel, variante moderne du principe « *rex regnat, sed non gubernat* » formulé en 1573 par le politicien polonais Jan Zamoyski (1542-1605) et repris plus tard dans un tout autre contexte par le français Louis Adolphe Thiers (1797-1877).

Pour caractériser la véritable situation et accentuer la gravité du moment, Pareto s'est servi d'un trope qu'on a malheureusement remplacé dans la traduction française du texte par une formule infiniment moins adaptée aux circonstances : « *E proprio il caso di dire che la biscia ha addentato*

(44) L'emploi du vocable analogie par Pareto est identique à celui d'Oswald SPENGLER (1880-1936) dans son livre célèbre sur « Le déclin de l'Occident ». D'ailleurs, ce n'est pas le seul point de contact entre les deux savants. H. Stuart HUGHES (1916) a insinué dans son livre consacré à Spengler une dette scientifique de celui-ci vis-à-vis de Pareto. La question mérite un examen approfondi.

(45) Le capitulaire de Quierzy est considéré à juste titre comme la charte constitutive de la féodalité française. Cf Emile BOURGEOIS, *Le Capitulaire de Quierzy-sur-Oise (877). Etude sur l'Etat et le régime politique de la Société Carolingienne à la fin du IX^e siècle d'après la législation de Charles le Chauve*, Paris, Hachette, 1885, 314 p.

(46) La thèse que le syndicalisme serait une espèce de feudalisme fonctionnel a été vivement débattue en Italie avant 1914. Je ne cite que les interventions passionnées de Gaetano Mosca et de Sergio Panunzio (1886-1944).

il ciarlatano » (47). Autrement dit, l'auteur craint l'aube d'une espèce de kakistocratie, pour employer un néologisme forgé par le grand historien allemand Leopold von Ranke (1795-1886) (48). C'est d'autant plus plausible qu'un de ses élèves, le juriste allemand Edgar Julius Jung (1894-1934) a écrit plus tard (1927) un livre important sous le titre symptomatique « *Die Herrschaft der Minderwertigen* » (49). Rappelons en passant que le savant a utilisé cette fois-ci non seulement les classes de résidus I et II, mais également les classes III (le besoin de manifester ses sentiments par des actes extérieurs) (TP p. 21), IV (résidus en rapport avec la sociabilité) et V (intégrité de l'individu et de ses dépendances) (TP p. 64, note 4). Plus que jamais, il est convaincu d'avoir eu raison : « La « Sociologie » a été écrite avant la guerre mondiale, et les caractères de la ploutocratie qu'on y a décrits se trouvent aujourd'hui précisés avec plus de vigueur. De la même manière, le cycle dont il était question s'est poursuivi et continue à être parcouru de la façon qui avait été prévue » (TP p. 53, note 3).

Bien sûr, les mois d'anarchie politique que l'Italie a survécu en 1920 ont confirmé la prognose parétienne. Toutefois, la kyrielle de grèves et émeutes, d'occupations d'usines et de mairies, d'homicides et d'attentats restés impunis, de confrontations sanglantes entre milices rouges et noires a visiblement sensibilisé le savant sur l'avenir de sa propre patrie. Mais au lieu « de donner le catalogue des nombreux faits qui se sont produits » (TP p. 77), il préfère réfuter dans l'appendice de sa publication, arguments à l'appui, les assertions mensongères et/ou hypocrites qu'osait débiter le politicien rusé Giovanni Giolitti (1842-1928) à la séance du Sénat italien du 26 septembre 1920 (TP pp. 78 sq.). Comment sortir de l'impasse ? Le savant voit cinq formules politiques concentrées en cinq fractions en lice : les *popolari* ou sociaux-chrétiens avant-la-lettre qui ne sont cités qu'incidentellement (TP p. 56, note 6); les ploutocrates qu'il méprise vu les bêtises qu'ils ont accumulées en si peu de temps (TP p. 56); les démagogues sociaux qu'il condamne parce qu'il les rend cou-

(47) Traduction libre : « Voilà donc l'occasion de dire que la vipère a mordu son dompteur ». Voici ce qui se trouve dans le texte : « Voilà donc l'occasion de dire que la tricherie est revenue à son maître » (TP p. 56).

(48) L. von RANKE, *Weltgeschichte*, Berlin, Duncker und Humblot, 4^e éd. = 1921, tome 8 = 304 p. Cf p. 151.

(49) Traduction libre : « Le règne (ou mieux : la despotie) de l'homme inférieur (ou mieux : des scélérats) ». A lire sur cet homme, victime de la Saint-Barthélemy hitlérienne de 1934, la monographie de Bernhard JENSCHKE, *Zur Kritik der konservativrevolutionären Ideologie in der Weimarer Republik. Weltanschauung und Politik bei Edgar Julius Jung*, Munich, Beck, 1971, VIII + 200 p. Selon Walter STRUVE (*Elites against Democracy. Leadership Ideals in Bourgeois Political Thought in Germany, 1890-1933*, Princeton, University Press, 1973, XI + 486 p.), Jung se serait distancé dans son opus magnum aussi bien de Pareto que de Spengler (p. 342).

pables des délits commis (TP p. 85); les bolchéviques qu'il trouve maladroits malgré le fait qu'il semble avoir de la sympathie pour Lénine (1870-1924) (TP p. 39); et les nationalistes qu'il préfère dans son for intérieur, « mais ils sont peu nombreux et n'ont pas continué » (TP p. 85). Il ne préconise pas une solution, mais reste convaincu d'une chose : « C'est la force, justement la force, qui tôt ou tard décidera qui doit commander et qui obéit » (TP p. 85).

5. Une cinquième lecture de Pareto.

L'analyse parétienne a donné lieu à des commentaires qui sont loin d'être univoques. Tandis qu'Aron part de la thèse que « La théorie politique et la théorie sociologique de Pareto, selon l'intention de l'auteur, visent à la vérité, non à l'utilité » (50), Sam Finer (°1915) prétend que notre auteur pense et juge en fonction de ses « *private criteria for social utility* » (51). Pour Aron, l'affaire ne souffre pas de doute : « Il (sc. Pareto) ne choisit donc pas lui-même et ne peut pas choisir entre les diverses leçons que le lecteur peut tirer du "Traité" » (52). Finer arrive à une conclusion diamétralement opposée : « *The first matter to be dealt with is Pareto's private prejudice against parliamentary democracy. He was always reiterating that he held no such prejudice, that his work was scientific, not subjective. This is absurdly false* » (53). *In media res* ? On est tenté de le croire en prenant connaissance d'une troisième interprétation, due à Guy Perrin : « La dénonciation de l'illusion démocratique découle logiquement de la conception parétienne de l'organisation politique » (54) et basée sur une phrase écrite par Pareto lui-même : « En fait, avec ou sans suffrage universel, c'est toujours une oligarchie qui gouverne, et qui sait donner l'expression qu'elle désire à la "volonté populaire" » (Soc. § 2183). Quoi qu'il en soit, je discute maintenant brièvement les lectures de Pareto proposées par Aron, pour esquisser en guise de conclusion une cinquième possibilité qui me semble plus défendable à la lumière des faits et des textes.

En substance, Aron suggère donc quatre lectures dans l'ordre suivant :

a) la lecture fasciste ou darwinienne : bien qu'elle camoufle quelques éléments de la pensée parétienne, elle se justifie selon lui du fait que « Pareto

(50) R. ARON, « Lectures » de Pareto, in : *Contrepoint*, n° 13, février 1974, pp. 175-191. Cf pp. 189-191.

(51) S. FINER, p. 65 dans son introduction à l'anthologie anglaise de textes de Pareto, *Sociological Writings*, Londres, Pall Mall Press, 1966, VIII + 335 p.

(52) R. ARON, *art. cit.* (cf note 50), p. 189.

(53) S. FINER, *op. cit.* (cf note 51), p. 65.

(54) G. PERRIN, *Sociologie de Pareto*, Paris, PUF, 1966, 248 p. Cf p. 197.

choisissait volontiers pour cibles de ses sarcasmes les mêmes ennemis que pourfendaient les fascistes » (55). Toutefois, je ne vois pas très bien en vertu de quoi fascisme et darwinisme sont jumelés dans cette optique ? Une précision s'impose...

b) la lecture machiavélienne ou autoritaire : elle lui semble admissible dans la mesure où on accepte qu'un savant ne doit pas glorifier un idéal ou une utopie quelconques au détriment des faits. Même en supposant que le dernier mot sur l'essence du machiavélisme serait dit, resterait toujours le jugement sévère de Freund : « Prétendre qu'il (sc. Pareto) approuve doctrinalement les procédés qu'il analyse, c'est non seulement lui chercher une mauvaise querelle, mais manifester une absence d'esprit critique en matière scientifique » (56);

c) la lecture machiavélienne libérale : il s'agit somme toute d'une version idéalisée de la lecture précédente, et il faut reconnaître en toute sincérité qu'elle a l'avantage de jeter de la lumière sur l'amélioration des conditions sociales qu'attendait Pareto du progrès lent mais certain de la science logico-expérimentale ;

d) la lecture sceptique ou cynique : il la considère comme « probablement la plus proche de la vérité psychologique » (57). Elle se caractérise par l'accentuation de deux soucis primordiaux dans l'œuvre de Pareto : son démasqué de l'hypocrisie tentaculaire, et sa mise en garde contre les illusions auxquelles l'homme est en permanence en proie.

Sans vouloir nier le moins du monde la plausibilité de ces lectures, ni leur application dans la littérature secondaire, je suis quand même frappé par un point faible dans le raisonnement aronien. En effet, il présente lui-même la lecture *b)* comme « une version modérée » de la lecture *a)*, et la lecture *c)* comme « une version quelque peu plus idéaliste » de la lecture *b)*. Dès qu'on partage mon impression que la lecture *d)* s'apparente à la lecture *c)*, l'importance scientifique de toute cette systématique devient douteuse. En déclinant mon hypothèse, soit en refusant l'existence d'accointances entre les lectures *c)* et *d)*, il nous reste deux lectures fondamentales, celle dite fasciste et celle dite cynique. Or, bien que le fascisme soit un phénomène historique intervenu après la rédaction et la publication du « Traité », ne discutons pas pour éviter de tomber dans le piège du cercle vicieux, et admettons qu'il est une variante du machiavélisme. Mais aucun machiavélisme n'étant possible sans un arrière-fond de

(55) R. ARON, *art. cit.* (cf note 50), p. 190.

(56) J. FREUND, *art. cit.* (cf note 38), p. 22.

(57) R. ARON, *art. cit.* (cf note 50), p. 191.

cynisme, nous voilà de nouveau coincés, c'est-à-dire forcés de nous rendre à l'évidence : la valeur intrinsèque de la proposition aronienne réside uniquement dans ses qualités heuristiques et vraisemblablement aussi didactiques. Aron ne s'étonnera pas de ce verdict. Il croit ferme que Pareto a voulu le destin d'auteur maudit, contrairement à son compatriote Machiavel (1469-1527). Pareto — *dixit* Aron, bien entendu — est parvenu à dérouter ses lecteurs, et il gardera toujours des adversaires et des partisans farouches. Sa culpabilité est cependant manifeste ; il a « simulé l'innocence » et « donné libre cours à ses passions sous prétexte de pure et simple objectivité ». Cette conclusion d'Aron ne concorde plus avec son point de départ cité ci-dessus et s'approche dangereusement de la position de Finer. Contradiction évidente ? C'est peu probable. Je crois plutôt que le sociologue français sait qu'il n'a pas encore percé le mystère Pareto et qu'il doit poursuivre sa quête, commencée en 1937 et continuée depuis lors sous forme de toute une série d'approximations successives (58).

Lorsque Aron a présenté sa théorie lors du Colloque international Pareto organisé par l'*Accademia Nazionale dei Lincei* en octobre 1973 à Rome, je me suis permis d'intervenir dans le débat en suggérant une cinquième lecture, celle du pessimisme mitigé (59). Il s'agissait d'une idée intuitive et j'étais dans l'impossibilité la plus absolue de la motiver. Disons qu'elle était le fruit d'une réaction mentale déclenchée par le renvoi aronien à la situation byzantine selon Pareto. Mais le hasard a voulu que je tombe, quelques mois plus tard, sur l'avis du célèbre juriste Hans Kelsen (1881-1973). Il date de 1926 (60) et conteste formellement certaines affirmations hâtives de Robert(o) Michels, le grand responsable de l'image fasciste qu'on s'est formé du savant dans certains milieux allemands et italiens (cf la lecture fasciste, selon Aron) (61). Michels se référait au soi-disant testament politique de Pareto (62) et lui attribuait un machi-

(58) Tous les renvois et citations de ce paragraphe se rapportent ou sont empruntés à R. ARON, *art. cit.* (cf note 50), pp. 190-191.

(59) Les Actes de ce Colloque seront publiés (incessamment : ils contiendront le texte d'Aron (cf note 50), mon intervention et la réponse d'Aron à mes questions (en réalité une étude spéciale...). On y trouvera, en outre, un texte important de FINER sur le sujet *Patrons, Clients, and the State in the Work of Pareto and at the Present Day*, dont la traduction française paraîtra en 1975 dans la revue louvaniste *Recherches sociologiques*.

(60) H. KELSEN, *Das Problem des Parlamentarismus*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2^e éd. = 1968, 44 p. Cf la longue note 19 pp. 42-44.

(61) P. TOMMISSEN, *Vilfredo Pareto und der italienische Faschismus*, pp. 365-391 dans le *liber amicorum* Arnold GEHLEN (c1904), *Standorte im Zeitstrom*, Francfort, Athenäum, 1974, VII + 428 p. Cf p. 388.

(62) V. PARETO, *Poché punti di un futuro ordinamento costituzionale*, in : *La vita italiana*, vol. 22 n° 128-129, 15 septembre-15 octobre 1923, pp. 165-169. Ce texte a été repris dans d'autres périodiques sous le titre *Il testamento politico di Vilfredo Pareto*. Une traduction libre de ce texte figure en annexe à la présente étude.

avélisme purifié (63). Non, répliquait Kelsen, tout cela est absolument faux. Primo, Pareto recommande deux moyens éminemment démocratiques pour endiguer l'influence démesurée du parlement, le référendum et la liberté de la presse. Secundo, il est illicite de rattacher au machiavélisme le fait que Pareto tolère à contre-cœur le parlementarisme comme le moindre mal. Et tertio, l'argumentation parétienne correspond à sa position libérale innée. Il serait téméraire de négliger ou de sous-estimer cet avis, car il s'accorde *grosso modo* avec plusieurs points de repère dans la biographie parétienne. Nonobstant sa valeur certaine, il y a pourtant quelque chose qui manque pour comprendre le comportement et les visées du savant dans toute leur plénitude.

Serait-il hasardeux de renvoyer ici à l'explication que Pareto a donnée lui-même de sa fameuse découverte d'une régularité dans la distribution des revenus ? Déjà dans son « Cours d'économie politique » (1896-1897), nous lisons textuellement que « le hasard seul ne suffit pas pour expliquer la répartition des revenus, il faut, en outre, admettre nécessairement l'hétérogénéité sociale » (64). Celle-ci est présentée dans le « Traité » comme un dogme : « Que cela plaise ou non à certains théoriciens, il est de fait que la société humaine n'est pas homogène : que les hommes sont différents physiquement, moralement, intellectuellement » (Soc. § 2025). Dans « La Transformation de la démocratie », Pareto affirme que l'ordre social oscille entre deux pôles et que « Ces oscillations proviennent de la nature même des hommes » (TP p. 51). Et dans un texte datant de 1922, il est dit ce qui suit : « L'inégalité, sous différentes formes, paraît être une caractéristique irréductible de la nature humaine. Là même où, comme de nos jours en Russie, le communisme a été établi, au moins nominalement, l'inégalité des revenus et des conditions existe et est considérable » (65). Bref, le savant n'a jamais renié son point de vue initial. Toute la question est de savoir s'il a orienté ses recherches dans le but d'avoir gain de cause, ou si les recherches sont venues corroborer l'hypothèse de 1895, spontanément pour ainsi dire ? D'un côté, il est relativement facile de suivre un fil rouge à travers l'avalanche typographique parétienne (66), mais d'autre part, il est fort délicat d'évaluer cette production extraordinaire en fonction d'un critère d'objectivité. Tant d'incitations ont joué : le duel avec Karl Marx (1818-1883), l'appréciation des libéraux italiens devenue hargneuse au fil des années, le hasard d'avoir

(63) R. MICHELS, *Sozialismus und Fascismus in Italien*, Karlsruhe, Braun, 1925, tome 2 = VII + 339 p. Cf pp. 299-304.

(64) V. PARETO, *op. cit.* (cf note 8), tome 2, p. 417.

(65) V. PARETO, *Mythes et idéologies* (éd. Busino), Genève, Droz, 1966, 344 p. Cf p. 320.

(66) P. TOMMISSEN, *De wet van Pareto*, Bruxelles, Economische Hogeschool Sint-Aloysius, 1971, 68 p. Cf pp. 17-21.

pu enseigner en Suisse, la correspondance avec Maffeo Pantaleoni (1857-1924), etc. Une étude sérieuse de tous ces éléments et de leurs interactions dépasse de loin le cadre de cette modeste étude.

Pour autant qu'on soit d'accord de considérer les deux éléments que nous venons seulement d'effleurer comme des constantes dans la biographie intellectuelle de Pareto, il suffit de les combiner pour obtenir une cinquième lecture du « Traité ». Voici le raisonnement adéquat. Il est certain que Pareto est né libéral, qu'il a publiquement défendu l'orthodoxie libérale jusqu'à son arrivée à Lausanne, et qu'il s'est vu obligé d'apporter des corrections sérieuses à ses convictions et préférences sous l'impact du travail scientifique effectué. Les faits — et uniquement les faits — l'ont amené ainsi à douter de l'efficacité sacro-sainte du libre-échange, et lui ont imposé une anthropologie méta-politique. Cette dernière a favorisé un certain scepticisme dans la pensée du savant. Pour lui, l'homme est conditionné par sa nature et il est peu probable que cette situation change. Mais il espère qu'au fur et à mesure que la science logico-expérimentale fera du progrès, que l'homme de la science comprendra mieux le pourquoi et le comment des agissements irrationnels des gens, et sera à même de prédire certaines évolutions futures (TP p. 94). D'où ma proposition d'appeler cette lecture celle du pessimisme mitigé. Dans cette perspective, Pareto n'est plus un anti-démocrate de la pire espèce, ni même un anti-démocrate tout court, puisqu'il s'avère qu'il s'est seulement distancé des faiblesses et opposé aux aberrations d'un régime politique qu'il a connu de son vivant et qui n'était, en réalité, qu'une variante historique de la démocratie parlementaire. Ce refus de tout dogmatisme, ce relativisme outrancier ont été d'ailleurs attestés par le savant lui-même dans une lettre adressée en date du 14 septembre 1920 à Ernesto Rossi (? — 1968) : « *La circolazione delle élites è per me un semplice fatto di osservazione, non è per niente un dogma, neppure il principio di un sistema, ecc.* » (67). J'approuve donc volontiers l'avis de l'Anglais Malcolm Jack : « *Neither Mosca nor Michels attempt anything on the vast, metaphysical, Paretian scale* » (68). Mais je souscris aussi à la conclusion d'Ivor Crewe dans sa réfutation d'une analyse due à Nicos Poulantzas (°1936) : « ... *The claim that Marx's analysis (in its Althusserian interpretation) is scientific, whereas pluralist concepts are ideological, without*

(67) V. PARETO, *Epistolario 1890-1923* (éd. Busino), Rome, Academia Nazionale dei Lincei, 1974, tome 2 = pp. 675-1291. Cf p. 1045. Traduction libre : Pour moi la circulation des élites est un simple fait d'observation, et nullement un dogme ni le principe d'un système.

(68) M. JACK, *Elite Theory : Ideological, Tautological, or Scientific ?*, pp. 264-278 in : *British Political Sociology Yearbook*. Vol. 1 : *Elites in Western Democracy* (éd. I. Crewe), Londres, Croom Helm, 1974, 360 p. Cf p. 271.

telling us what makes them so is amusingly reminiscent of Pareto's insistence sixty years ago that he was scientific and Marxism was a mere "derivation" » (69, 70).

Annexe : le texte du prétendu testament politique de Pareto (71).

Ce qui suit est une espèce d'énumération de propositions tirées de l'expérience historique, et d'applications possibles aux cas présents. Le *Prince* de Machiavel en est le modèle.

L'expérience historique peut seulement donner les lignes générales, elle ressemble à la stratégie théorique ; il incombe à l'homme pratique de fixer les détails, au capitaine génial d'appliquer la stratégie.

... ..

Tôt ou tard, la dictature actuelle mettra en œuvre une réforme constitutionnelle. Mieux vaut tôt que tard. Il convient que la réforme respecte autant que possible les formes existantes tout en renouvelant la substance. Exemples : la Rome antique, l'Angleterre.

... ..

Comme il a été démontré dans la *Sociologie* (72), force et consentement sont les fondements du gouvernement. Pour cela, les deux dispositions prises jusqu'à présent par le Fascisme méritent des éloges, sans aucune restriction : l'institution de la milice nationale ; la composition du gouvernement de représentants non des cliques parlementaires, mais des grands courants de sentiments qui existent dans le pays.

Il faut avoir soin de rester dans cette voie. Attention aux infiltrations dans la milice d'éléments adverses ! Encore plus d'attention en jugeant sans la moindre passion les sentiments en présence ; à ne pas céder à ceux qui veulent se servir du gouvernement pour imposer aux autres leurs propres sentiments ! En particulier, le respect du catholicisme est de rigueur ; le pire serait de vouloir s'imposer, même indirectement, à cette religion ou à toute autre. L'expérience prouve que les gouvernements qui se lancent dans cette voie n'obtiennent rien d'autre que des ennuis, et pas

(69) I. CREWE, *Introduction : Studying Elites in Britain*, in : *op. cit.* (cf note 68), pp. 9-51. Cf p. 37.

(70) Cette étude est principalement basée sur deux livres de Pareto. Sans doute contiennent la correspondance et les multiples articles et études du savant d'indications utiles. Mais je ne pense pas que l'intercalation de ces sources infirmerait substantiellement mes conclusions.

(71) Il s'agit de la traduction du texte cité dans la note 62. C'est la première fois, pour autant que je sache, que ce document est traduit en français. Je remercie M. Giuseppe P. Torrisi (Assistant à l'UCL) de m'avoir soumis un avant-projet que j'ai respecté dans les grandes lignes.

(72) Il s'agit, bien entendu, du *Traité de sociologie générale* de Pareto (note de P.T.).

de profits. Il est utile d'imiter la Rome antique et de s'en tenir aux *actes* seuls, sans s'occuper de théologie ou d'idéologie.

Quelle que soit l'opinion qu'on s'est formée du Parlement, il convient désormais de le conserver. Le problème à résoudre y consiste à trouver le moyen pour qu'il donne des avantages, avec un minimum de dommage.

La solution de ce problème *n'est pas la recherche du meilleur système d'élection*. Cela ne se voit pas, car l'idéologie démocratique du gouvernement populaire jette un voile. « Le meilleur gouvernement — croit-on — est celui du peuple. On ne peut pas l'avoir directement en face de millions de citoyens ; il s'agit donc de trouver le moyen de le faire représenter, et si on réussit, on a un gouvernement parfait ». Par contre, *le gouvernement du peuple n'est guère bon, celui de ses représentants l'est encore moins*. En Suisse, on l'a corrigé grâce au référendum. C'est à tort qu'on cite l'Angleterre ; dans ce pays, le gouvernement était encore récemment la dictature d'un des deux partis historiques. Ce système est en train de se transformer, et l'on ne sait pas encore si la transformation donnera de bons fruits.

Je ne prétends pas que le mode d'élection soit sans importance ; je dis que cette importance est de loin inférieure à celle qu'il faut attribuer aux pouvoirs accordés au Parlement. Le Prince Louis Napoléon donna au pays le suffrage universel, considéré comme une disposition démocratique, et comme contre-poison il restreignit fortement le pouvoir de la Chambre. Chez nous, ce suffrage si méritant existe déjà ; on y a ajouté la bénéfique représentation proportionnelle. Il reste à trouver le contre-poison.

La Chambre actuelle est pour le Fascisme la meilleure qui existe ; on la regrettera le jour qu'elle serait remplacée par une autre. Elle ne peut pas mal faire, et c'est déjà beaucoup.

Est-ce qu'elle est impuissante, puisque scindée en groupes et groupuscules ? De quoi vous plaignez-vous ? Voulez-vous imiter les grenouilles demandant un roi à Jupiter ? A l'impuissance de la Chambre, substituez la puissance d'une *élite*.

Est-ce qu'elle n'est pas compétente, techniquement parlant ? Remerciez Dieu qui vous la maintient dans cet état ! A son incompétence, substituez la compétence d'un *bon* Conseil d'Etat, de Conseils des producteurs (n'oubliez pas les consommateurs) (73), etc. Qu'on réserve à la Chambre la partie de la haute politique, dans laquelle elle peut faire du bien. Qu'elle

(73) Voilà Pareto en tant que précurseur de Ralph Nader (1934), l'avocat américain qui anime en ce moment l'idée des associations de consommateurs (note de P.T.).

exprime des sentiments, des intérêts, même des préjugés, à condition qu'ils soient généraux, en grand nombre, en somme d'Etat.

Chercher le système pour qu'une Chambre toute puissante ait une forte majorité, c'est se mettre en position dangereuse. Qui vous dit que les élections vous donneront cette majorité ? et si elle passait par contre aux mains des Bolchéviques ? Cela pouvait fort bien arriver en 1919-1920 ; ce fut alors une chance pour l'Italie que des groupes et des groupuscules enlevèrent le pouvoir à la Chambre. Et même si vous auriez aujourd'hui pareille majorité, qui vous assure que vous la conserverez demain ? L'expérience montre que les fortes majorités se scindent vite. Le Second Empire français trouva des opposants même parmi les élus par le biais des candidatures officielles. En Italie, on a observé que le gouvernement qui « fait » les élections, garde rarement le pouvoir.

Aujourd'hui, tout le monde est devenu fasciste en Italie. Même ceux qui sont pris à coups de cravache lèchent la main de celui qui les frappe. Le jour des élections, combien parmi eux seront des candidats fascistes ? Comment distinguer le bon grain de l'ivraie ? Et une fois la séparation faite, qui vous assure que les élus ne changeront pas d'avis ? Passée la fête, dupe est le saint (74) ; faites attention, plus d'un lèche-bottes s'apprête à mordre.

Il y a plusieurs moyens expérimentés pour enlever à la Chambre le pouvoir de malfaire. On doit les étudier avec soin afin de les adapter aux coutumes italiennes.

La disposition anglaise, selon laquelle les députés peuvent réduire mais pas augmenter les crédits demandés par le Gouvernement, mérite attention. On doit aussi prêter plus d'attention aux dispositions du genre employées par le Prince Louis Napoléon, à savoir le vote du budget en grandes lignes, lois préparées par un Conseil d'Etat, auquel nous pouvons encore ajouter d'autres Conseils, prohibition (même uniquement restriction) des interpellations, remplacées de temps à autre par une réponse dans le discours du Trône, etc. Qu'on ajoute la faculté donnée au Gouvernement de faire des recettes et des dépenses dans les limites du budget précédent, si le nouveau n'est pas approuvé en temps opportun. Qu'on voie comme Bismarck sut résister, dans l'intérêt suprême de l'Etat, au parlement prussien. Peut-être obtiendra-t-on quelque chose en donnant une plus grande force au Sénat, et par un usage discret du référendum ?

(74) L'expression italienne est plus éloquent : *Passata la festa, gabbato lo santo* (note de P.T.).

Gouverner avec le seul consentement de la majorité, même si celle-ci est forte, est chose impossible, car il faut maintenir les dissidents dans le droit chemin. Gouverner longtemps avec la seule force n'est pas possible non plus. Il faut donc savoir s'il y a consentement, au moins implicite, de la part du grand nombre. Pour cela une Chambre est fort utile (utile est également le référendum), indispensable une large liberté de presse. Ce fut une grave erreur du Second Empire, en France, de la supprimer presque entièrement. A quoi a-t-il servi au tzarisme russe de l'avoir totalement ignorée ?

Attention donc de ne pas céder à la tentation de la limiter sérieusement. Laissez tomber toutes les vanités, dont un exemple sont les procès contre la littérature « immorale », subversive, visant à inspirer « haine et mépris » vis-à-vis du gouvernement, etc. Laissez croasser les corneilles, *mais soyez inexorables* dans la répression des *faits*. Que qui veut les accomplir sache que la force le frappera sans miséricorde... et le plus souvent il n'essaiera même pas de les accomplir.

.....

Il existe de grands courants de sentiments qui ne disparaissent jamais, bien qu'ils puissent apparaître plus ou moins à la surface. De ce genre sont les courants de foi, ceux du scepticisme, de l'idéalisme, du matérialisme, des religions positives et de la libre pensée (qui est d'ailleurs elle-même une religion). Se trompe celui qui croit pouvoir les supprimer. En dessous de l'idéologie démocratique coulait le courant du Fascisme, pour venir plus tard à la surface. Maintenant c'est le courant adverse qui coule en dessous de lui. Attention qu'il ne vient pas à son tour à la surface ! Attention de ne pas lui donner de la force en voulant l'arrêter complètement !

Les pires ennemis d'une formule gouvernementale sont ceux qui essaient de la pousser à l'extrême. Un exemple typique est celui des *ultra-royalistes* (75), au temps de la Restauration en France. Ils furent des facteurs importants de la chute de la monarchie qu'ils désiraient tant défendre.

.....

La réorganisation des institutions communales en Italie est aussi importante que la réforme de l'Etat, et elle devrait être un des buts principaux en se servant des pleins pouvoirs.

Hier, un grand nombre de communes appartenaient aux socialistes ; aujourd'hui, elles appartiennent aux Fascistes. A qui appartiendront-elles demain ? Il faut répéter ici ce qu'on a déjà dit à propos de l'Etat.

(75) En français dans le texte original (note de P.T.).

Chercher le meilleur système d'élection des conseils communaux importe bien moins que de trouver le moyen de limiter le pouvoir de ces conseils. Il faut que ne se répète pas trop facilement ce qui a eu lieu à Milan et à Bologne, en ne parlant pas de communes plus petites. L'expérience a montré l'inefficacité de l'actuelle tutelle et du présumé travail modérateur de la minorité du conseil. Il faut trouver autre chose. Peut-être pourrait-on réaliser quelque chose par des dispositions semblables à celles des *Convocati* des communes de la Lombardie au temps de la domination autrichienne, par le référendum, par une tutelle qui, par différents canaux, aboutit au Sénat, modérateur suprême, par des interventions prudentes de l'autorité judiciaire, etc. Les moyens sont infinis, le but est unique et il s'agit de se débarrasser des idéologies démocratiques de la souveraineté de la majorité. Que celle-là garde l'apparence, car elle flatte des sentiments puissants, mais que la substance aille à une *élite*, car c'est pour le mieux — objectivement parlant.

Vilfredo Pareto.

